

Les bancs

Le banc, en patois ban, siège étroit et long. Y en a de toutes sortes, des plus ou moins longs et des plus ou moins étroits ! Ils vont à merveille derrière les tables pour mettre d'y placer plus de monde. Surtout lors des festivités dans un chalet quelconque, car il est advenu que le banc à quitté l'intérieur des maisons pour ne plus s'installer qu'au dehors, dans la proximité des jardins.

Restent cependant les bancs de cantine, dont les pieds métalliques se replient.

Il y eut aussi naturellement les bancs d'école, et bien entendu les bancs d'église, pas toujours très confortables dans leur forme et surtout durs à te casser le c.. !

Mais nous ne voulons parler ici que des bancs de bois de taille modeste et de fabrication tout à fait artisanale, ce qui leur donne incontestablement un petit air familial de bon aloi. Bancs de chalet ou bancs de cabanes, car là aussi il a trouvé sa plus parfaite place, derrière la table de bois tachée par les graisses des fondues, des raclettes et par le gros rouge que l'on a bu parfois sans modération !

Le banc, en fait, a une très longue et très complexe histoire qui ne sera pas évoquée ici, juste en donnerons-nous quelques exemples.

Et puis nous nous y reposerons quelque peu en compagnie de tel ou tel dont la conversation n'est pas forcément très fournie !



Très vieux banc pour un très vieux chalet.



Tables et bancs ont vécu et vivront longtemps encore...



Quelques personnes sur un banc que nous reconnâtront...



Le père Meyer et sa fille Marie, femme d'Alphonse deuxième du nom et deux des enfants du couple. Devant la maison familiale des Charbonnières. Banc de jardin.



Les bancs de jardin prennent tout de même souvent des formes plus confortables. Ici Léonie Rochat et sa nièce Ada sur les côtés de la maison Tsun, toujours aux Charbonnières. De l'autre côté de la rue, la forge Meyer.



A six sur un banc, on a encore de la place... Filles Golay et filles Titouillon et autres. Et naturellement toujours aux Charbonnières.



Le Mont-du-Lac. Devant la ferme de Alfred-Moïse Rochat en 1905. Les bancs se plaçaient encore plus volontiers sous le néveau, tout contre la partie habitable. Il suffisait d'ouvrir la porte du corridor, et hop, on pouvait s'installer sur le banc et tailler une petite bavette entre gens de la maison ou du coin.

Et que dit-on sur le banc ?

Sur le banc – FAVJ du 26 avril 1923 –

Rares sont les mois d'avril où l'on peut, comme on dit chez nous, s'asseoir sur le banc, se chauffer au soleil, respirer l'air déjà attiédi, et s'abandonner à la rêverie ou à la contemplation du monde en raccourci que l'on a sous les yeux. En ce bienheureux mois d'avril 1923, cette satisfaction n'est-elle pas donnée à tous ceux qui peuvent jouir de quelques instants de loisir après dîner ? Chaque jour, malgré la baisse du baromètre, malgré le vent qui souffle et n'amène pas ce que d'ordinaire il annonce, le temps est plus beau que la veille et sur le banc où l'on s'assied, on jouit d'un délicieux bien-être, on sent venir le printemps et ses miracles, on jouit intensément...

Et que voit-on, quand on est assis sur le banc, confortablement adossé à la muraille grise ? D'abord on constate avec un plaisir évident la disparition du formidable tas de neige qui, peu de jours auparavant, encombrait le jardin de sa masse salie, et l'on applaudit aux rayons du soleil, ces mangeurs de neige. Et l'on voit à la place où tantôt s'élevait un mètre de neige et plus, de modestes touffes de perce-neige éclore leurs virginales corolles aux ardentes effluves de ce soleil tout puissant. Elles sont deux, deux espèces très proches parentes l'une de l'autre. Voici d'abord la nivéole avec ses feuilles grasses, d'un vert brillant, fleurs penchées, à la corolle hémisphérique, dont les divisions sont tachées de vert aux extrémités. Elle ne s'en tient pas strictement aux jardins, car il n'est pas rare de l'observer dans les prés en compagnie des crocus, blancs ou violets. Il est probable que l'on a affaire ici à des individus échappés accidentellement des jardins. On peut se demander si tel est le cas des nivéoles qui pullulent dans la tourbière du Carroz, rive occidentale.

Chez l'autre, la *galanthine* ou perce-neige proprement dite, les feuilles sont d'un vert glauque et des six pétales, les trois intérieurs réalisent une corolle de campanule, tandis que les trois extérieurs, d'un blanc immaculé, sont de longueur double des précédents, nettement séparés et divergents.

Nos deux perce-neige n'attendant pas la libération du terrain pour pousser. Impatientes jusqu'à l'imprudence, elles développent leurs feuilles robustes alors que la couche de neige atteint encore dix, quinze centimètres d'épaisseur ou plus. Elles ne sont pas seules à agir de la sorte, tant la puissance du soleil est capable de produire ses effets à travers la neige. Démolissez un tas de neige tassée épaisse d'un pied et vous distinguerez quantité de modestes herbes en mal de végétation.

Je lève les yeux et mon regard s'arrête sur les espaliers aux bourgeons déjà gonflés de sève. Quelques jours encore et les plus avancés, les mieux exposés, crèveront leur frêle enveloppe pour donner naissance à ces fleurs merveilleuses de beauté et de délicatesse qu'à chaque renouveau on contemple avec ravissement.

Mais la vie ne se cantonne pas dans le jardin. La pleine campagne s'enorgueillit de ses œuvres, car déjà d'innombrables crocus blancs épanouissent leurs fleurs gracieuses à la surface du pré que la verdure n'a point encore habillé. Simple prélude d'une floraison que quelques jours encore rendront générale et éclatante de blancheur.

Assis sur le banc on voit tout cela et bien d'autres choses encore. Longtemps enfermées, les poules déambulent avec un gravité sérieuse dans le pré joutant la route. A chaque pas, elles s'arrêtent, picorent un grain de je ne sais quoi, et poursuivent, indifférentes à tout, en apparence au moins. Se peut-il que tout en cherchant leur pitance elles pensent et se préoccupent de choses qui les concernent : d'une prochaine ponte, de la prestance de leur seigneur et maître, le coq superbement emplumé ? Possible, mais peu probable !

Un peu plus loin, des saules enchatonnés jettent une note d'un vert indécis dans le terne du paysage. Comme d'autres végétaux, ils se pressent de fleurir avant que de feuiller et cette hâte, bénissons en la nature, nous vaut du vert avant le verdissement général.

Mes moineaux surgis on ne sait d'où, brusquement plongent sur la route, s'attaquent à quelque ordures et tout aussi prestement disparaissent. On a beaucoup médité sur les moineaux. Sans doute il n'a pas l'élégance, ni la voix harmonieuse de maints de ses congénères ; mais il est râblé ; c'est un solide luron, bien construit, preste comme pas un dans ses mouvements et surtout de bon caractère. Avez-vous remarqué, lorsque en dehors de la fenêtre vous avez placé une tablette avec des aliments, toute une société de moineaux viennent picorer ensemble sans se jalouser le moins du monde les uns les autres. Avec les pinsons, les mésanges, c'est une autre chanson. L'un d'eux est-il installé à la table servie, qu'il fond brusquement sur le concurrent qui s'approche pour avoir sa part. Dans la société humaine des mœurs pareilles ne sont hélas que trop fréquentes. On y met plus de formes, c'est vrai, mais le principe est le même.

Le moineau est pillard, c'est incontestable, et il ne se gêne pas pour prélever un tribut important sur les produits des jardins, des vergers et des champs de céréales voisins des habitations. Aussi, sans réfléchir plus loin, quantité de gens considèrent-ils le moineau comme un être malfaisant qu'il s'agit de pourchasser et d'anéantir sans pitié. A côté de ses nombreuses pirateries, le moineau accomplit cependant une besogne utile et nécessaire. Pour nourrir ses deux ou trois couvées annuelles, il se livre à une chasse acharnée aux petites chenilles qui infestent les jardins et les plantages. Chaque fois que vous voyez un moineau s'abattre sur un groseillier, soyez certain qu'il est en chasse. Vous ne tarderez pas à le voir ressortir du buisson tenant une belle chenille dans son bec que d'un élan vigoureux il portera tout droit à son nid. Et pour nourrir la couvée, un couple de moineaux prélèvera comme ça des milliers et des milliers de chenilles et autres insectes bien plus nuisibles que l'oiseau dont on dit tant de mal.

Assis sur le banc, j'ai assisté aux ébats d'une lavandière grise, cet oiseau qui hante volontiers les rigoles, les égouts des fontaines et se fait remarquer par le hochement continu qu'il imprime à sa queue, longue et affilée, dès qu'il prend un instant de repos. Rarement oiseau fut plus élégant, plus svelte, plus gracieux et plus mobile. Rapide comme l'éclair, il vole d'une place à une autre, picore quelque chose, tourne la tête à gauche, à droite, tout en faisant frétiller sa queue, repart, revient et tout cela vivement, comme s'il était poussé par quelque esprit invisible.

A quelque cent mètres de la maison, c'est encore la neige, le vaste champ de neige qui couvre la terre depuis la fin de novembre. A vrai dire, jour après jour, il s'amincit en épaisseur et en étendue, car déjà de nombreuses taches de terrain marbrent de leur teinte rousse la blancheur du paysage. Quelques jours encore, si..., et l'hiver aura disparu. Il s'installe brusquement et d'un coup prend possession des campagnes et des bois, mais il s'en va à la longue. Ainsi est-il des maux que la guerre a précipités sur l'humanité.

Mais au-delà, contre la montagne qui barre l'horizon, l'hiver n'a point abdiqué encore. Seules les forêts interrompent la blancheur de l'étendue et tout là-haut l'extrême sommet des crêtes du Mont-Tendre. Dans les combes, sur les plateaux élevés, tout est neige et neige pour longtemps encore. Sans doute les chalets, qu'il y a un mois, étaient aux trois quarts ensevelis, émergent aujourd'hui largement du tapis hivernal. Toute cette neige fondra, on ne saurait en douter, mais si l'été, contrairement aux espoirs des gens, se montrait froid et humide, des amas persisteraient dans les creux, les dépressions situés dans les revers ? Et si, contre toute attente, le phénomène se reproduisait durant quelques années consécutives, nous aurions aux endroits signalés des embryons de glaciers qui bientôt, prenant de la taille et de l'élan, déferleraient le long des pentes. Ainsi peut-être doivent s'être manifestés les débuts de la

dernière période glaciaire qui a recouvert notre pays d'une formidable carapace glacée. Le ciel nous préserve d'une répétition du phénomène.

Tout à côté, le vieil oncle, âgé de 87 ans, qui travaille, me ramène à la réalité. Paisiblement, sans que le temps lui dure, il coupe son bois devant la « remise ». Insensible aux ardeurs du soleil, jour après jour, du matin au soir, il accomplit son utile besogne, donnant à tous l'exemple du travail qui conserve et donne la paix et le contentement d'esprit. Donc assez regardé, assez rêvé, allons, nous aussi, au travail.

X.X¹.

Un chalet au-dessus du village

On le voyait parmi les bois, dans la clairière qu'il y a là-haut, perché sur sa petite colline. Il était tout menu, ramassé sur lui-même, sans néanmoins que la beauté de ses lignes, n'en soit affectée. Il avait été à l'époque, à la fin du siècle passé, à l'image exacte de son propriétaire et de son troupeau, comme aussi de la surface modeste de ce pâturage. On sentait là, à le voir, le plaisir de tenir bien serré entre ses mains ce que l'on possède plus que le vain désir d'anticiper l'avenir et de croire qu'un jour l'on aura plus et mieux, quant à l'argent ou aux biens immobiliers.

Son propriétaire, il s'appelait Louis. Louis Rochat dit Pantalón. Ou encore Louis Rochat du Vieux Cabaret. Et ses ambitions étaient exactement circonscrites. Son chalet n'en était pas moins devenu l'un des plus beaux de la région, si adapté à sa petite clairière, si tendre et si beau dans ses formes simples et ses dimensions réduites, que rien qu'à le voir on était transporté, encore qu'il fallait bien sûr avoir l'amour de ces choses.

Du village on y accède en un rien de temps, à pied ou avec un char et un cheval. C'est là, juste au-dessus des derniers champs des Grands-Billards, plus haut de deux cents mètres que la route de Mouthe. Arrivé là-bas, on voit aussitôt sa citerne avec son balancier, son toit de tôle que l'on peignit en rouge, et puis sa façade avec entr'autres éléments dignes d'intérêt, sa porte d'écurie voûtée et étonnement basse, comme si dans le temps, les gens, ils avaient tous été petits.

Toujours, hors saison, je me promène dans les parages pour le retrouver sur sa colline, le petit chalet, les portes fermées, autant celle du logis que celle de l'écurie. Cette dernière, une fois pourtant, je pus la pousser. Et je me retrouvai aussitôt dans cette partie du chalet essentiellement en bois, hormis les murs, qui n'a que peu changé depuis l'époque de sa construction, en 1892. Je découvris son obscurité dans laquelle pourtant, peu à peu, au fur et à mesure que le regard s'habitue, je pus discerner des formes et des lignes. Dans l'écurie on est bien, et l'on se souvient sans peine des montées d'autrefois qui étaient belles et qui bientôt mettaient des bêtes tour à tour sur le pâturage et dans le chalet. Oh ! ce n'était certes pas un gros train que possédait Louis. Pouvait-il seulement rentrer vingt bêtes dans son écurie, vaches laitières et jeunes y compris ? Mais ce n'est pas le nombre qui compte, plutôt l'amour qu'on lui porte, à son bétail. Et puis à celui-ci assurément, il y tenait autant que s'il se fut agit d'un immense troupeau.

Sur le devant du chalet maintenant, assis sur un mauvais banc, tu vois la montagne, et aussi, au travers des branches, quelques-unes des maisons du village. Autrefois, oh ! ils les ont laissés pousser, ces arbres, la vue était plus étendue qui t'offrait le village en entier et puis l'autre, là-bas, le Pont, et surtout les extrémités de ces deux lacs dont la communication se fait sous le pont de la Goille. Et il n'est pas impossible non plus que l'on n'ait pas vu les Alpes, là, un peu sur la gauche, dans l'échancrure du Mont-du-Lac.

¹ Samuel Aubert, qui parlant de son oncle, fait allusion à

On domine. Et là, dans cet air que l'on trouve meilleur, parce qu'il est déjà celui de la montagne, on se fait philosophe. On va crânement son chemin dans la vie. On traverse les saisons d'alpage sans heurts. Et puis la maison n'est jamais loin que l'on peut apercevoir au travers des arbres. Des fois, ça rassure. Les autres, eux tous, la femme et les enfants, quatre garçons et trois filles, on sait qu'ils sont là-bas.

Je ne vis jamais ni la cuisine ni les chambres, celle du bas et puis celle du haut où je serais monté, je présume, par des escaliers de bois dont les marches craquent sous le pas. A la cuisine, voici le voyer. Malheureusement la chaudière n'est plus là. Un jour, ceux de chez Louis, ou plutôt de chez Pantalón, car on les appelle plus souvent encore de cette manière, et ce fut le cas de beaucoup d'autres de par ici, ils l'ont venue à un brocanteur de la ville. Celui-ci était venu pour dire :

- Allez, vendez-la moi, votre chaudière, vous le la servirez plus, ce n'est plus d'époque que la fabrication du fromage dans ces petits chalets.

Et la voilà donc la chaudière, petite mais toute belle ventrue, avec dedans du soleil quand on l'a bien nettoyée et qu'elle brille, si adaptée aux lieux et à son usage, elle prend le chemin de la plaine d'où elle ne remontera plus. Ne reste plus alors dans la cuisine, outre le foyer dont on n'use plus, on utilise plutôt un petit potager venu d'en bas, avec une porte qui lâche, qu'une table et deux bancs. Le strict minimum, une misère pour qui a connu la grande époque de la fabrication, que cela soit du fromage ou de simples tommes que l'on préparait et affinait en vue de les vendre à la laiterie du Pont. Et maintenant, parce qu'il n'y a plus de chaudière, la cuisine, elle est comme nue, dépouillée et triste.

Mais à l'extérieur, Ô miracle, rien qui n'ait changé depuis les débuts, alors que l'on construisait ce chalet. Toujours cette porte voûtée ou cintrée, et si basse qu'elle te fait vraiment comprendre que les générations d'aujourd'hui, elles sont plus grandes de vingt bons centimètres. On était plus petits dans le temps, c'est une certitude, à cause du trop de boulot, et puis aussi d'une alimentation moins riche que de nos jours. Et puis l'on vieillissait plus vite. Ainsi, à cinquante ans souvent, l'on était usé. On l'avait précisément été par ce trop de boulot. On était vieux avant l'âge. On ne courait plus. On ne faisait plus que de marcher, souvent une canne ou un bâton à la main.

On le voit sur sa petite éminence, le chalet à Louis. Il est à l'écart. Ici l'on ne passe guère. Il faut vouloir le découvrir pour monter. Il est au cœur de ses forêts. Et sans qu'on ne le veuille, sa beauté étonnante se révèle d'abord par le rouge de son toit et puis par le blanc cassé de ses murs de chaux. Tout s'harmoniserait si l'on ne tenait pas compte de cette barrière récente que l'on a posée, en métal, de la tubulure, une horreur qui te fait mal aux yeux. Ici ce ne devrait être que le royaume de la pierre et du bois, de rien d'autre, mis à part peut-être les tôles pour le toit qui, dans la région, ont fini par faire partie intégrante du paysage après qu'elles aient recouvert les vieux tavillons qui restent encore dessous.

Il ne savait peut-être pas qu'il était si beau, son chalet, Louis. Simplement il l'avait voulu modeste, selon ses goûts, et quand bien même cette modestie aujourd'hui fait sourire. Un si petit chalet, disent certains, le sourire aux lèvres. Et pourtant ne riez pas, et apprenez à l'aimer quand vous venez le voir au printemps ou à l'automne, jamais en été, à cause qu'il peut y avoir du monde, plus souvent encore, tiens, au cœur de l'hiver, quand il disparaît presque sous la neige, et que l'on ne voit presque plus que son toit qui est un grand chapeau posé sur des restes de murs et sa cheminée. Mais près de lui on s'y trouve, et quelque soit la saison, toujours surpris, ému. C'est qu'il a l'art, ce chalet, de nous faire remonter dans le temps pour nous donner à retrouver Louis qui serait là, assis sur le banc de planches, près de la fenêtre de la chambre devant. On s'approcherait de lui, ce serait presque la fin de la saison d'alpage, pour lui serrer la pince et lui dire deux mots. On lui assénerait en premier :

- Tu vois, Louis, ton chalet, que tu as construit il y a cent ans déjà, et même plus, il est toujours là, et il n'y a pas de raison de croire que dans un siècle il ne sera pas toujours là.

Louis ne fut jamais un rapide. Il répondrait :

- Tu crois ?

Alors on se serait serré l'un près de l'autre sur le petit banc qu'il y a, le dos appuyé au mur que le soleil de la journée aurait chauffé à notre intention. On aurait causé, de tout et de rien, mais surtout du village et de ses gens que nous connaissons. On aurait vu le monde au travers des branches. On aurait été bien là, tranquille sans que rien ne nous dérange ni ne nous tire ailleurs, surtout pas à ces kermesses de par le Pont, hein, Louis, de ces amusements dont nous ne savons pas que faire, nous deux. Car c'aurait été justement un samedi après-midi, et même de si loin, l'on aurait entendu d'ici la musique tour à tour proche et lointaine, sourde ou aigrette, des carrousels.

Et l'on n'aurait pas quitté le banc tandis que d'autres ailleurs s'amuse. Et le temps, tandis que l'on aurait causé, il ne nous aurait plus rien été. Il n'y aurait plus eu que nous deux à regarder devant nous le paysage, et puis le ciel où l'on aurait vu se développer au-dessus des arbres un nuage formidable, et si beau, et si lumineux que l'on en aurait été ébloui.

Alors Louis, en connaisseur de ces choses, et puis aussi parce qu'il aurait vu tout à l'heure des signes offerts par son bétail couché dans l'herbe un peu sèche pour ruminer, paisible, heureux, il aurait dit :

Il te faut redescendre au village avant la pluie, mon ami, car dans une demi-heure elle sera là.

Ce chalet, là-haut, qu'il a construit, Louis, il s'appelle la Cerniaz, et c'est véritablement l'un des trois ou quatre beaux que compte la commune. Pour le reste, soyons franc, bâtisses allongées et sans grâce, modernes, c'est sans âme aucune, c'est de l'ordinaire, du tout venant d'où la poésie est absente.

Et quand on se retourne une dernière fois en arrière alors qu'on redescend au village, le chalet, encore plus beau sur sa petite colline, on pourrait croire l'enserrer entre ses mains tant il est petit.



N'est-il pas beau, le chalet à Louis, la Cerniaz, anciennement la Caquerettaz...

